Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 36

Artikel: Petit dictionnaire du Conteur vaudois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180927

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pour observer les travaux des assiégeants, leurs positions, leurs mouvements et leurs forces.

La manœuvre de l'aérostat s'exécutait en silence. La correspondance avec les hommes qui retenaient les cordes, se faisait au moyen de petits drapeaux blancs, rouges ou jaunes. Ces signaux servaient à indiquer aux conducteurs les mouvements à exécuter : *monter*, *descendre*, *avancer*, *aller à droite*, etc. Enfin, pour transmettre au général en chef les notes de ses observations, le commandant des aérostiers jetait sur le sol de petits sacs de sable, surmontés d'une banderole, auxquels la note était attachée.

L'ennemi qui se voyait soumis à cette observation insolite, et qui se sentait surveillé sans jamais pouvoir rien dérober à la connaissance des assiégés, était fort impressionné. Carnot raconte dans ses mémoires que quelques soldats autrichiens n'ayant jamais vu de ballon, s'agenouillaient et se mettaient en prière à la vue de ce prodige.

Les Autrichiens essayèrent de détruire l'aérostat à coups de canon. Ayant remarqué qu'il s'élevait tous les jours du même point, ils établirent, pendant la nuit, dans un ravin, une pièce de 17, et au moment ou l'aérostat s'éleva, la pièce tira sur lui, mais sans succès; il continua ses observations sans être inquiété autrement que par quelques coups de carabine, qui ne pouvaient l'atteindre à la hauteur où il se trouvait.

A la bataille de Fleurus, le même ballon, nommé l'*Entreprenant*, fut d'un grand secours pour le succès de cette journée, et le général Jourdan n'hésita pas à proclamer l'importance des services qu'il en avait retirés.

Le révérend pasteur de La Sarra nous ayant adressé une seconde lettre, nous avons cru devoir lui écrire ces quelques lignes avant de la publier :

Lausanne, 25 août 1870.

Monsieur le pasteur Hautier,

La Sarra.

Nous publierons votre lettre du 23 courant, dans le *Conteur vaudois*, si vous en exigez l'insertion. Nous l'aurions volontiers insérée dans le numéro de samedi prochain si nous n'avions craint de montrer au pays de quelle nature sont les préoccupations d'un pasteur chrétien au milieu des circonstances graves et sérieuses qui dominent aujourd'hui tous les esprits.

Agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération.

L. Monnet. S. Cuénoud.

Le vénérable pasteur nous répondit, à la date du 27 août :

« Veuillez publier dans votre prochain numéro ma réponse du 23 courant, sans vous inquiéter du qu'en dira-t-on? Je suis étonné que vous ne l'ayez pas déjà fait, et faites-moi grâce de vos objurgations. »

Devant cette haute volonté, et pour terminer ce débat, il ne nous reste plus qu'à publier la lettre en question, qui se passe de tout commentaire. La voici :

La Sarra, 23 août 1870.

Cher Monsieur Monnet.

J'ai réussi à vous faire imprimer ce que je désirais ; non sans peine, il est vrai, mais un poète aussi distingué que le Rédacteur du Conteur Vaudois, sait bien que quand les sons de la flûte sont impuissants pour attirer les gougeons (sic), il faut bien employer le filet.

Je m'attendais au petit plat littéraire qui accompagne mon épître du 13 courant. Mais pour l'assaisonner, vous vous êtes trompé de tiroir ; au lieu de puiser dans celui du sel attique, vous avez puisé dans celui du tabac, afin de mieux jeter de la poudre aux yeux ! Dieu vous bénisse !

Le fond de cette olla podrida littéraire, c'est l'aveu naïf et sincère que vous corrigez, retouchez et façonnez à votre guise, les pièces offertes au Conteur Vaudois, et que sous les ciseaux de votre censure privée, les morceaux impitoyablement mutilés, deviennent méconnaissables. Oubliez-vous donc qu'un rédacteur de journal a le droit de refuser non de mutiler ce qu'on lui propose. Il est impossible de soupçonner (sic) de votre part une jalousie d'auteur, encore moins une vieille habitude d'école normale, celle de corriger les tâches.

Alors pourquoi se donner la peine d'expliquer à ses lecteurs le jeu de mots d'Abraham et de la gare ? Les prenez-vous pour des écoliers ? Au reste le calembourg n'est pas de moi, mais de M. H. J., de Lausanne, passé maître en ce genre ; je n'ai fait que l'arranger.

Ne monte pas en vélocipède qui veut. Il y a plus de deux ans que le mien a fait son apparition dans les rues de votre ville et ailleurs, et il a fallu tout ce temps pour vous en apercevoir : Mais les verres de lunettes bleues sont parfois si opaques !

Quoique un peu vieilles, les pasquinades sur le clergé sont encore à la mode, votre confrère Carillon le prouve. Il est commode de railler des gens qui, à quelques exceptions près, ne veulent pas répondre. Permettez-moi, cependant, de n'accepter que sous bénéfice d'inventaire, le reproche d'être peu charitable envers mes paroissiens. Monsieur I. M. B. qui vous inspire une si vive commisération n'est point mon paroissien. Voici son état social et religieux :

I. M. B., cordonnier, boulanger, pâtissier et... vénérable prophète dans l'église de M. Darby. Il s'occupe aussi beaucoup de droit et de code civil. Ce n'est pas étonnant ; combien d'autres sont à la fois : journalistes, commerçants, bureaucrates et poètes.

Vous le savez bien, cher Monsieur, il est prudent d'avoir plusieurs cordes à son arc : Vautour était marchand de tabac en même temps que propriétaire et M. de Longetour avant de commander la Salamandre tenait un bureau de cigares et de poudre sternutatoire.

A vos souhaits, et mes remerciements d'avance pour l'insertion textuelle de ma prose, accompagnée de l'assurance de ma parfaite considération.

M. Hautier, pasteur.

Petit dictionnaire
du Conteur vaudois.

Sous ce titre, nous donnerons de temps en temps la définition de certains mots qui nous paraissent curieux, et sur lesquels la plupart des dictionnaires sont souvent trop brefs. Voici, pour aujourd'hui, ceux que nous avons choisi :

Vélocipède. — (Du latin *velox*, prompt, rapide; *pes*, *pedis*, pied). Espèce de cheval de bois, placé sur deux roues, destiné à l'amusement des enfants. Cet instrument comique a pris une assez grande vogue depuis quelque temps ; des adultes l'ont adopté et de grands oisifs enfourchent avec plus ou moins de grâce cette Rossinante sur laquelle ils promènent leur personne aux yeux de tout le monde. — Le vélocipède paraît cependant appelé à de plus graves offices ; on dit même qu'il est déjà employé au point de vue chrétien, pour visiter les malades et pour porter les consolations religieuses. Nous craignons seulement une chose, c'est que quelques malades voyant arriver en vélocipède celui qui a charge d'âmes, ils ne prennent l'innocent véhicule pour une barque à Caron. Peut-être faudrait-il les aborder moins cavalièrement. C'est ce que l'expérience nous apprendra.

Sternutatoire (du latin *sternutatio*, éternuement). — Le tabac à priser, par exemple, est un sternutatoire. Cette poudre a déjà rendu de grands services aux gens ennuyés, car un bon éternuement tient éveillé. Nous connaissons une petite ville où il s'en fait une grande consommation pendant le sermon.

Echecs. — Jeu qui a un attrait irrésistible pour ceux qui y sont adonnés. Le temps ne compte pas, les heures s'écoulent avec une incroyable rapidité et

les devoirs les plus sacrés sont souvent oubliés à la table du jeu. On cite des exemples où la passion des échecs fait faire plusieurs lieues de chemin à des joueurs qui se donnent rendez-vous dans quelque café de la ville; et l'on entend souvent, dans les revers du jeu, des jurons sortir de la bouche de personnes de qui l'on serait en droit d'attendre quelque chose de mieux.

Dans la saison des roses.

(D'après l'allemand de Marie de Lindenmann).

II

La voilà, redressant les fleurs qui avaient besoin d'un appui, humant avec délices le parfum des roses, se livrant au bonheur avec tout l'enivrement du jeune âge. Bientôt elle oublia jusqu'au visage courroucé de sa mère ; elle savait bien que tout serait bientôt pardonné.

Plus on s'élève dans une ascension de montagne, plus les bruits de la vie de tous les jours s'effacent; on entre dans une région où l'air est à la fois plus léger et plus pur, et on secoue avec délices les soins de chaque jour, on se jette dans le domaine de la vie idéale. Le gazouillement des oiseaux dans les arbres en fleurs avait quelque chose de si doux, qu'Hélène se mit à chanter avec eux une de ses mélodies favorites, et, il faut bien se le rappeler, la chanson allemande tient peu de compte de la parole, ce n'est pas la chanson railleuse du Français qui, n'osant ni parler ni écrire, se gausse de ses maîtres en couplets goguenards et mordants, où la note musicale n'est, à tout prendre, qu'un passeport pour la parole, une manière de dire : je chante, je ne pérore pas. L'Allemand passe volontiers sur le texte, dont le rythme semble n'être là que pour maintenir la mesure; il s'élance volontiers dans le pays des idées, sa note longue et modulée va chercher un idéal meilleur en dehors et au-delà du monde visible; et tandis que la plupart de nos chansons françaises jureraient à côté du chant des oiseaux, la chanson d'une jeune allemande est une mélodie de plus qui vient se joindre à l'harmonie générale. Voilà ce que nous devions dire à nos lecteurs de la Suisse romande pour avoir notre tableau dans toute sa fraîcheur et dans toute sa réalité.

Arrivée dans la forêt, Hélène trouva l'écarlate, la pourpre des fraises unie au vert tendre des mousses : le nom propre des forêts, c'est majesté. C'est dans les forêts que nos ancêtres, les Druides, allaient chercher le recueillement. On aime, dans nos forêts, à se représenter, dans le Sauvabelin et à Rovéréaz, la taille majestueuse des Druides et des Druidesses avec leur ample tunique en laine blanche, leur ceinture en or ou en acier bruni, leur figure inspirée. Hélène cessa de chanter, la rêverie la prit, ce fut en silence qu'elle remplit son panier. De pas en pas, elle franchit la région boisée, et, sa besogne achevée, prit le chemin du sommet sur lequel se trouvait un plateau garni de jardins. Ici, la vue embrassait un grand horizon.

Ici, encore, des arbres en fleurs et des parterres aux émanations suaves.

Hélène, comme nous avons pu en juger, n'était pas sérieuse de sa nature, mais pourtant elle avait ses moments de mélancolie, et surtout elle était fort impressionnable pour le genre de beautés que nous venons de décrire. Elle s'assit sur un banc ombragé par un vaste pommier, et, de là, regarda, en profonde rêverie, le filet de fumée bleue qui s'échappait des cheminées du village et la pièce d'eau du parc de son père, où les cygnes en nageant laissaient une trace argentée sur le miroir de l'eau. Elle se dit que c'était bien là qu'elle voudrait vivre avec ses parents, ses amies, son frère, en ce moment à l'université.

Comme elle était dans son rêve idéal, auquel le chant du merle prêtait un surcroît de sentiment, une taille d'homme parut accoudée sur le mur de séparation limitant le domaine des Bendorf. C'était le jeune baron Hermann qui la regardait avec autant de calme et de placidité que si l'entrevue eût été parfaitement régulière. Comment cet horrible monstre se trouve-t-il ici? se dit Hélène, prête à pousser un cri d'effroi. N'y a-t-il aucun moyen de lui échapper?

— Bonjour, mademoiselle, lui dit Hermann, en tirant son chapeau, oserais-je solliciter de vous un moment d'entretien ?

Hélène allait répondre non, mais le jeune baron, sans attendre la réponse, franchit lestement le mur et se trouva, d'un bond, à côté d'Hélène bouleversée de surprise.

— Je suis, lui dit-il, fort simple dans mes procédés, et, pour le moment, je procède d'après l'axiome : le chemin le plus court d'un point à un autre, c'est la ligne droite.

— Et vous appelez cela agir en ligne droite? répondit Hélène en rechignant.

— Pourquoi pas? depuis ma propriété, c'est, incontestablement, la ligne la plus droite, tandis que prendre le chemin qui traverse le village eût été un détour. Et pourtant, en réalité, ce n'est point le désir de m'entretenir avec vous qui m'a amené en ces lieux. Je voulais tout simplement, en faisant ma promenade du matin, venir jouir du point de vue que l'on trouve ici, et que j'aime beaucoup. Comme je gravissais, en longeant la muraille, j'ai tout d'un coup entendu la voix suave, fraîche et sereine d'une jeune fille qui associait son chant à celui des oiseaux; cela m'a rappelé le temps si doux de notre première jeunesse... Mais enfin, voici une occasion propice, et qui ne se retrouvera peut-être jamais, de m'entretenir avec vous.

— Tout au contraire, Monsieur, c'est bien le moment le plus défavorable, dit Hélène dont le cœur palpitait d'angoisse : « Maman attend les fraises, qu'elle se propose d'apprêter pour dîner. » Et Hélène, se levant de son banc, prit le chemin de la maison.

— S'il ne s'agit que du dîner, vous avez du temps de reste devant vous, à peine est-il sept heures du matin. Sans mon arrivée, vous auriez certainement prolongé ici vos méditations. Bref, il faut que je vous parle. Moi, le farouche Hermann, je me trouve dans une position dont vous seule, douce Hélène, pouvez me tirer.

— Oh ! en cela, vous vous trompez grandement, répondit Hélène, de plus en plus troublée, ne pensez pas que j'aie en mains...

— Votre main ! voilà précisément le fond de la question, s'écria Hermann ; représentez-vous donc que ma mère et vos parents désirent nous unir par les liens du mariage !

— Ah dieux ! je ne le sais que trop ! répondit Hélène prête à pleurer.

— Eh bien ! j'ai pensé de suite, et vous le voyez parfaitement vous-même, que la chose ne se peut pas.

Ces paroles soulagèrent d'un grand fardeau le cœur d'Hélène, qui, surprise de la tournure inattendue que prenait tout à coup cette affaire, regarda Hermann avec de grands yeux étonnés, et fut sur le point de lui répondre : « Pourquoi donc pas ?

— Je suis devenu passablement original, en parcourant l'Europe, poursuivit Hermann ; j'adore la liberté, l'indépendance et l'étude. Je ne songe nullement à me marier. Tandis que vous qui êtes jeune, belle et riche, il vous faut un mari qui...

— Non, non, interrompit vivement Hélène. Je ne veux point de mari ! J'aspire à jouir de ma jeunesse en toute paix, en toute gaîté, et surtout en toute liberté, c'est assez dire que je ne veux point entendre parler de mariage.

— Et mais, voilà qui est adorable ! s'écria Hermann ; ainsi nous nous entendons en tous points, et, par conséquent, vous ne manquerez pas de m'accorder ce que je demande. Ma bonne vieille mère, qui ne vit et qui ne pense que pour moi, a chaussé fermement dans sa tête que nous formerions un couple. Je ne puis l'en dissuader, et je n'aurais, en réalité, pas le courage de la contrarier et de lui dire crûment en face : « Je ne veux pas ! » Je me soumettrai donc à sa volonté, et demanderai votre main dans toutes les formes. Vous, de votre côté, vous répondrez, en toute politesse et dans les termes les plus doux, par un refus, également dans toutes les formes, ce qui aura pour avantage de ne point mettre la brouille entre nos deux maisons, et ce qui nous permettra de rester les meilleurs amis du monde.

(La suite au prochain No)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.